

Libération

**DÉFENSE
DES BALEINES**
Paul Watson,
capitaine
emprisonné

PAGES 10-13

ÉTÉ

**CHANTAL
AKERMAN ET
DELPHINE
SEYRIG**
**supplément
dames**

CAHIER CENTRAL

**GENA
ROWLANDS
TORRENT
D'AMOUR**

L'étincelante comédienne,
qui forma avec John Cassavetes
un duo phare du cinéma
indépendant américain,
est morte mercredi, à 94 ans.

AVEC LES RÉACTIONS D'ISABELLE ADJANI,
JUSTINE TRIET, JEANNE BALIBAR, NADIA TERESZKIEWICZ
ET LÉA DRUCKER. PAGES 2-6

Gena Rowlands dans *Faces*, de John Cassavetes (1968). PHOTO COLLECTION CHRISTOPHEL

Libération





Gena Rowlands dans *Gloria* (1980), un rôle qui lui vaut d'être nommée aux oscars dans la catégorie meilleure actrice. PHOTO COLUMBIA PICTURES DILTZ. BRIDGEMAN IMAGES

Par
DIDIER PÉRON

C'est un film que John Cassavetes a consenti à réaliser à contrecœur et qu'il n'aimait pas. *Gloria*, en 1980, vaut pourtant à Gena Rowlands d'être nommée aux Oscars dans la catégorie meilleure actrice. En rupture avec ses nombreux rôles précédents où l'introspection et les fêlures de la personnalité dominent, l'actrice est ici engagée dans une fuite effrénée avec, à ses côtés, un gamin portoricain dont les parents viennent de se faire descendre, l'un et l'autre pourchassés par la mafia. Rowlands, toujours parfaitement coiffée et habillée, en robe satinée Ungaro et talons hauts, tire à bout portant sur les sales types qui se dressent sur son passage sous les yeux effarés du gosse qu'elle traite d'abord sans trop de ménagement en dépit du traumatisme extrême de la situation. Rowlands est géniale de bout en bout en super-héroïne ultra-smart, trimballant dans les ruelles mal famées de New York cette nonchalance nerveuse très particulière qui donne le sentiment qu'elle plane et n'est jamais tout à fait raccord avec ce qui est en train de se passer, et qu'en même temps, dans une fraction de seconde, elle court, tire, hèle un taxi, surmonte toutes les épreuves, le doigt dans la prise. Rarement aura-t-on eu autant envie d'être dans un merdier sans nom que face à ce polar remarquable, pour la seule chance d'être sauvé par une femme aussi objectivement admirable. Gena Rowlands avait ce pouvoir. Des gens discutent dans une pièce, c'est le boxon, elle entre, l'air se redistribue autour d'elle, la météorologie des rapports humains se modifie à vue d'œil, quelque chose se condense ou se dissipe au gré des fluctuations de ces humeurs hautes ou basses, de ce qu'elle dit ou ne dit pas, rapport à son aplomb de reine, ses mimiques exaspérées ou ses accélérations de gymnaste quand, deux secondes avant, on la croyait inerte, engourdie, au bout de la fatigue.

UN STUDIO DE CINÉMA À LA MAISON

Gena Rowlands est morte mercredi. Elle avait 94 ans. Son fils, Nick Cassavetes, avait annoncé par voie de presse que sa mère était atteinte d'Alzheimer, un choc pour lui qui l'avait dirigée en 2004 dans *The Notebook* où elle jouait précisément une femme frappée par cette maladie de l'effacement cognitif : «C'est tellement fou – nous l'avons vécu, elle l'a joué, et maintenant c'est nous qui en sommes victimes.» Fatalité d'autant plus troublante évidemment que lui, l'ainé, et ses deux sœurs, Alexandra et Zoe, ont été élevés par des parents ayant intimement mêlé vie familiale et créations artistiques, transformant leur maison de Los Angeles en perpétuel studio de cinéma, rempli du matin au soir de techniciens et d'acteurs, des bouts de vie instantanément griffonnés sur un cahier et réinventés dans des fragments de fictions à en perdre tout repère : «Je pense aussi aux en-

fants. Chaque fois qu'ils sortaient de leur chambre, ils débouchaient sur un câble ou se heurtaient à une caméra. Ils n'avaient pas de problème avec ça», racontait-elle. Après la mort de John Cassavetes à 59 ans des suites d'une cirrhose, en 1989, la «démasure» d'un certain style de vie prend brusquement fin et le deuil est comme une gueule de bois après trois décennies d'ivresse et de films aussi marquants pour elle et lui : *Faces*, *Minnie et Moskowitz*, *Une femme sous influence*, *Opening Night*. «C'est drôle, c'est si calme ici aujourd'hui – cette maison a toujours été pleine à craquer, pleine de gens. Nous tournions ici, il y avait des caméras. Il n'y avait jamais moins de 40 ou 50 personnes. [...] La marmite de spaghettis était toujours en ébullition.»

Issue d'un milieu aisé, Gena Rowlands grandit à Cambria dans le Wisconsin, entre son père vice-président d'une banque et homme po-

litique local et sa mère femme au foyer s'adonnant à la peinture. Elle s'est souvent décrite comme une enfant aimée, couvée, de santé fragile ou hypocondriaque. En 1939, la famille déménage à Washington où Rowlands père travaille désormais pour le ministère de l'agriculture sous l'administration de Franklin D. Roosevelt. On pourrait de fait s'attendre à ce qu'ils n'aient pas vrai-

ment approuvé le désir de leur fille d'entrer dans une école d'art dramatique (elle fait déjà partie d'une troupe de théâtre amateur) plutôt que de poursuivre le cursus des jeunes filles de bonne famille à l'université. Quand elle l'annonce à sa mère, celle-ci lui répond : «Ça a l'air fascinant. C'est merveilleux!» Et son père, mieux encore : «Je me fiche que tu veuilles devenir dresseuse d'élé-

JUSTINE TRIET, CINÉASTE «ELLE AMÈNE UN MONDE, QUELQUE CHOSE D'HUMAIN»



elle, c'est aussi un style du féminin qu'elle avait deviné, Lauren Bacall et Bette Davis qui l'obsédaient

«Elle a beaucoup compté pour moi, elle m'a donné envie de faire des films. Elle était une référence pour chacun d'entre eux, pour *Sibyl* peut être un peu plus. Je continue d'écouter sa voix, dans des interviews. Son rire... Mais avec

et qu'elle imitait, et la traduction de ces femmes en elle. Mais au-delà de ça, surtout, le plus intéressant chez elle, c'est que c'est quelqu'un qui ne se résume pas à être une actrice. On pense à un être d'abord, et il y a très peu de gens qui provoquent ça, alors qu'elle est par ailleurs un mythe du jeu. Elle amène un monde, quelque chose d'humain, on a l'impression que ce n'est pas travaillé ni créé mais que c'est une réalité humaine qui transpire d'elle.»

Recueilli par **SANDRA ONANA**

Gena Rowlands La stature de la liberté

DISPARITION

Alter ego de John Cassavetes, son mari et cinéaste de prédilection, la comédienne s'est affranchie de tous les plans de carrière pour devenir l'une des figures les plus charismatiques du cinéma indépendant américain. Elle est morte mercredi à 94 ans.

phants si ça te rend heureuse.» Cette liberté, ce dégagement des normes et critères qui généralement pèsent sur la conduite des choix et destins des individus donne la clé du peu d'inhibitions de l'actrice face à des décisions de carrière où le calcul ne prendra jamais l'ascendant sur sa volonté et ce qu'elle désire en dehors de toute autre préoccupation.

«UNE VRAIE LADY, UNE GRANDE STAR»

Gena Rowlands intègre l'American Academy of Dramatic Arts de New York au début des années 50. C'est un tournant pour la jeune femme, qui se fond dans l'effervescence de Manhattan : «C'était incontestablement le lieu le plus fascinant de la planète à ce moment-là. C'était comme d'avoir vécu en Grèce à l'époque de Périclès ou quelque chose de ce genre.» Un certain John Cassavetes fréquente le même établissement et à l'issue d'une répétition, il vient lui parler en coulisse : «Puis nous sommes allés prendre un café au salon de thé russe à côté. Et tout a commencé.» Ils se marient en 1954, quatre mois seulement après leur rencontre, et ils ne se sépareront jamais. La relation n'a pourtant aucun caractère d'évidence tant les deux personnalités semblent antinomiques. Cassavetes se traîne une réputation de cinglé déjà bien porté sur la boisson. Il joue en permanence un personnage d'histriion provocateur, tout particulièrement en public, cherchant à se battre ou à créer des tensions. Elle est sophistiquée et sociable, plutôt réservée. Lui est par ailleurs terriblement jaloux, il surveille le moindre de ses mouvements. Il le dira très directement et avec cette franchise sans couvrir qui le caractérise : «De mon point de vue, comme j'allais faire don de ma précieuse personne à une femme, il fallait qu'elle m'aime de manière inconditionnelle. [...] En matière de goûts, on n'est d'accord sur absolument rien. Elle pense exactement le contraire de tout ce que je peux penser!»

Il s'agit donc d'un jeune couple d'aspirants acteurs, aux ambitions non encore alignées. Lui lorgne la télévision, elle se rêve grande actrice de théâtre mais doit quand même s'assurer quelques revenus en travaillant comme ouvreuse au cinéma de Carnegie Hall. Rowlands décroche ses premiers rôles sur les planches à Broadway et face à des peintures comme Edward G. Robinson, mais surtout enchaîne un nombre important d'apparitions dans les séries télé alors en plein boom mais **Suite page 4**